

DE ces textes, des ces lettres qui remontent à la surface dans une exposition de manuscrits comme celle de la bibliothèque Jacques Doucet, beaucoup m'étaient inconnus, ou je les avais oubliés. Cette lettre de Drieu la Rochelle à propos du *Nœud de vipères* (reproduite en partie dans le catalogue) m'émeut moins pour l'admiration qui s'y exprime que pour l'amitié que Drieu me témoigne. L'an dernier, une lettre de moi à lui, parue dans une revue, était elle aussi une « déclaration d'amitié ». Et puis nous sommes devenus des adversaires et, pour finir, hélas! des ennemis. A cause de la politique, de cette guerre civile interminable, de cette guerre de religions qui se confond avec l'histoire de France? Drieu, dans cette lettre de la bibliothèque Doucet, n'y fait aucune allusion mais incrimine plutôt certains traits de mon caractère : « Je vous ai toujours aimé, bien que vous soyez, étant si blessé dans le quotidien, si blessant parfois. »

Il n'empêche que c'est bien le drame français qui nous a séparés. A mon premier retour de Malagar, en 1941, nous nous retrouvâmes un soir, Drieu et moi, dans un bar des Champs-Élysées, avec Claude, qui, pour une fois, n'a rien noté. La dispute fut longue et âpre, et sans remède. Depuis, je le rencontrai souvent dans ce Paris sans voitures, où on marchait beaucoup, où on se réfugiait dans les cafés. Nous détournions la tête pour ne pas nous voir. Durant les dernières semaines avant la Libération je me sentais anxieux à cause de lui, comme à cause de Brasillach; j'observais, impuissant, ces deux solitudes traquées.

Avec Brasillach, c'est peu de dire qu'il n'y avait jamais eu entre nous de commencement d'amitié : je puis l'assurer à ce confrère qui se pose cette semaine la question (c'est le même qui écrit que « je me rue dans l'idolâtrie »!). Si j'ai toujours eu, moi, de la sympathie pour Brasillach, lui ne m'en a manifesté aucune, sauf à l'écrivain en quelques occasions. Il s'est rattrapé, il est vrai, dans les deux admirables lettres qu'il m'adressa peu de jours avant sa mort et qui nous lient à jamais.

Nous sommes-nous vus quelquefois? se demande le confrère d'extrême droite. Brasillach lui-même m'écrit de sa

prison, le 21 janvier 1945 : « Je vous ai peu rencontré dans la vie... » Pour moi, je ne me souviens que d'une seule rencontre, chez Georges Poupet, rue Garancière, où je m'étais mis en grands frais, comme je savais faire alors, sans parvenir à le désarmer. C'est qu'en ce temps-là le climat d'Action française interdisait de part et d'autre toute démobilisation.

Mon exemplaire de *La Guerre d'Espagne*, de Robert Brasillach, porte cette dédicace : « A F. M. égaré. » Hélas ! J'en avais été d'autant plus frappé que sans être prophète j'avais compris, dès ce moment-là, que le choix que nous avions fait, les uns et les autres, sous le signe de Guernica, engageait tragiquement tout l'avenir. J'ai déjà noté qu'en 37 ou 38 Pierre Brisson et moi étions sortis horrifiés d'un déjeuner avec Doriot et Marion. Nous n'en revenions pas que cette espèce d'hommes ait pu agir sur des êtres doués d'esprit de finesse comme étaient nos amis. Le vrai est que dans ces personnages c'est ce qui aurait dû faire horreur à Drieu qui répondait à l'idée du Duce français, du Führer dont il rêvait pour nous. Plus ils étaient le contraire de ce que Drieu avait aimé en lui-même et dans les autres, et plus ils avaient des chances de devenir les hommes du destin.

Rouvrir ce débat, c'est rouvrir d'horribles plaies. Hugo parle quelque part de « sa sombre paresse ».

*Je ne puis même plus dans ma sombre paresse
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit...*

Et encore moins répondre à ceux qui ont été frappés si inhumainement en 1944. Ce serait reprendre contre eux ces procès sinistres, remettre en accusation leurs ombres douloureuses. Quelle grâce que Robert Brasillach se soit vu à son dernier jour sous les traits d'André Chénier : « O mon frère au col dégrafé... » Il m'a fait parvenir de sa prison ce beau poème signé « Robert Chénier ». A quoi bon rappeler que ce qu'il avait de commun avec Chénier c'était le génie poétique, non la matière de son procès, qui était un tout autre procès.

Quant au de Gaulle de ce moment-là, qui n'a pas signé cette grâce (et je ne m'en suis jamais consolé), j'en ai parlé souvent comme quelqu'un qui l'a vu de très près alors, parce que j'étais mêlé à tout ce qui s'agitait à la surface autour de lui et que Claude ne le quittait pas. Je persiste à penser que jamais il ne fut plus grand, ayant tout subordonné à la présence de la France sur le Rhin et à la victoire, tenant seul le coup contre les factions, contre l'anarchie de certaines provinces, mais hélas se fiant pour la justice aux démocrates chrétiens.

A quoi servirait-il de répéter, ce dont je suis sûr, que de Gaulle m'avait averti qu'il n'avait pas encore vu le dossier de Brasillach lorsque je vins le solliciter? J'en avais été trop inquiet, malgré ses paroles d'espoir, pour ne pas me fier à ma mémoire sur ce point. Si je le répète, ce n'est certes pas avec l'idée de convaincre des ennemis irréconciliables, mais pour ceux, s'il s'en trouve après nous, qui s'intéresseront à ces écrivains français dont le crime, payé de leur jeune vie, fut d'avoir suivi la politique officielle du pouvoir légal.